



Henri Mendras

La fin des paysans

Actes Sud, 1992 (nouvelle édition)

Le Monde, 1er août 2008

["La Fin des paysans"](#)

Quand l'ouvrage sort, en 1967, le constat dressé par Henri Mendras fait l'effet d'une bombe : le sociologue y prédit rien de moins que la disparition de la civilisation paysanne.

Chronique de [Laetitia Clavreul](#)

Prémonitoire", l'adjectif est resté attaché à *La Fin des paysans*. Quand l'ouvrage sort, en 1967, le constat dressé par Henri Mendras (1927-2003) fait l'effet d'une bombe : le sociologue y prédit rien de moins que la disparition de la civilisation paysanne et son remplacement par une autre, technicienne. *"C'est le dernier combat de la société industrielle contre le dernier carré de la civilisation traditionnelle"*, prévient-il en introduction.

Mendras livre là le cumul de quinze années d'enquêtes dans la campagne française, et aussi américaine. Il y voit la disparition de l'*"état de paysan"* et l'émergence du *"métier d'agriculteur"*, dans une période marquée par l'exode rural et la modernisation. Ce n'est pas tant le contenu du livre qui marquera que son titre. Un titre sans appel, qui fera intégrer par les Français la thèse défendue par Mendras.

L'ouvrage raconte le monde paysan d'alors (importance de la famille, autarcie...) et ses hésitations face au progrès. Il s'attarde sur l'étude de l'introduction du maïs hybride dans un canton des Basses-Pyrénées, où l'épi américain prend peu à peu la place du *"grand roux basque"*. Mendras montre combien le paysan est *"désorienté par une innovation qu'on lui présente sans conséquence sociale, alors qu'il entraperçoit l'aboutissement ultime dans un bouleversement complet de son système de vie"*. Et de lister ce que l'adoption du maïs hybride implique : achat de semences, d'engrais, de matériel agricole aussi, et donc recours à la spécialisation et à l'endettement.

Si les agriculteurs eux-mêmes n'ont pas lu *La Fin des paysans*, leurs dirigeants s'en sont chargés et l'ont critiqué, refusant de prendre le miroir que Mendras leur tendait. Pour ce dernier, la disparition de la civilisation paysanne était irréfutable, pour eux, elle était inacceptable.

Le large écho reçu par le livre vient de *"l'épaisseur et la polysémie du mot "fin"*, estime le sociologue Bertrand Hervieu, l'un des premiers dont Mendras a dirigé la thèse. Ce mot désigne la disparition d'une *"société de transmission-assignation"*, car on naissait, travaillait et mourait paysan. Mais il évoque aussi l'amenuisement numérique des paysans dans la société. L'ancienne majorité qui devient minorité.

Entre le spécialiste de la sociologie rurale et son sujet, le malaise s'est installé. Poursuivant son étude du changement social, Mendras a élargi son terrain d'analyse, s'éloignant de l'agriculture. Quand il reprend la plume pour une postface (*"La fin des paysans, vingt ans après"*, qui agrmente l'édition par Actes Sud), il revient sur la question : *"L'auteur, si "scientifique" qu'il se veuille, n'est jamais tout à fait maître des consonances sentimentales qu'il provoque."* Mais persiste : *"Les événements m'ont donné raison : en une génération, la France a vu disparaître une civilisation millénaire, constitutive d'elle-même."*

Si Mendras avait tenu à ne pas mettre de point d'interrogation à son titre, il avait conclu l'ouvrage par une question : *"Et que sera un monde sans paysans ?"* Quarante ans plus tard, la réponse paraît limpide, tant le modèle agricole qu'il voyait émerger est en crise. Pollution des eaux par les nitrates, élevages hors sol et monoculture en révèlent les limites.

Pour cette raison, le texte de Mendras montre aujourd'hui toute son utilité. *"Ce qu'il a observé arrive certes à son terme, mais sa force, c'est d'avoir réussi à nommer un basculement"*, explique le chercheur François Purseigle, estimant qu'il faut désormais renouveler ce travail. *"La sociologie rurale, un temps délaissée, bute sur la capacité à caractériser la fin du modèle productiviste et l'émergence d'une coexistence de différents types d'agriculture"*, reconnaît-il.

Si la France a fait, avec Mendras, le deuil de ses paysans, le monde agricole lui-même n'a pas tiré un trait sur le terme. Entre agriculteurs et sociologues, le désaccord persiste. *"J'avais 20 ans à la sortie du livre, je l'avais lu de façon très naïve, le considérant comme parole d'évangile"*, se rappelle Christian Boisgontier, de la Confédération paysanne. Il lui a fallu des années de militantisme pour prendre du recul, puis il a dû *"ramer à contre-courant"*. *"Aujourd'hui encore, je fais partie de la race des paysans. Dans un contexte de hausse du cours du pétrole et de plafonnement des rendements, je considère même que le paysan a plus d'avenir que l'agriculteur"*, estime-t-il, se félicitant que son syndicat ait contribué à réhabiliter une qualification devenue péjorative. Derrière le terme paysan, c'est le travail qu'il définit : respect du sol, de l'animal qu'on n'élève pas en batterie, de l'arbre... et rejet de l'agriculture industrielle, qui a fait de l'exploitant agricole *"un ouvrier spécialisé"*.

"Nous avons conservé un attachement particulier à la terre, à la vie locale et aussi à la famille, même si ce n'est plus le patriarche qui décide", explique Luc Guyau, président des Chambres d'agriculture, longtemps à la tête de la FNSEA. Lui qui a titré l'un de ses livres *Le Défi paysan* (Le Cherche Midi, 2000) estime que cela reste le terme fédérant le mieux éleveurs, céréaliers ou viticulteurs, qui ne se sentent pas tous agriculteurs.

Les sociologues ne sont pas de cet avis. *"L'état de paysan tel que le définissait Mendras a bien disparu. Ce qui me gêne, dans le réemploi du terme, c'est qu'il renvoie à une réalité passée dont les jeunes ont voulu s'extraire"*, explique Bertrand Hervieu. Aujourd'hui, on veut exprimer le dépassement du modèle productiviste, mais on ne progresse pas en régressant. *"Ils se réfugient derrière ce terme parce qu'ils sont dans l'incapacité de caractériser leur métier"*, explique pour sa part François Purseigle. Il y voit de la pure nostalgie, et regrette l'utilisation d'un mot qui renvoie au régime de Vichy : *"Paysans, cela sonne peut-être bien dans les discours, mais cela donne une image de solidarité qui n'a plus forcément cours."* Lui les invite à trouver un autre terme, avec les sociologues. Pour rendre intelligible un réel complexe.

— Quatrième de couverture

L'ouvrage d'Henri Mendras - La Fin des paysans - parut audacieux lors de sa publication en 1967. La thèse de l'auteur était simple mais redoutable dans ses perspectives : la France avait vu disparaître une civilisation millénaire, constitutive d'elle-même, et depuis les années cinquante la paysannerie, en tant que mode de vie, avait complètement disparu, ne laissant dans la campagne française que des agriculteurs-producteurs obéissant aux règles du marché et de la technique. Ce diagnostic scientifique n'a rien perdu de son actualité. La Fin des paysans - augmenté d'une postface écrite en 1984 - est devenu un classique parce que le temps en a confirmé la justesse.

Le Monde, 22 juin 2015

[Henri Mendras, du paysan à l'agriculteur](#)

Les Prophètes contemporains (10/12). En 1967, le sociologue publie « La Fin des paysans ». Pour lui, le producteur de l'avenir n'aura plus rien de commun avec son grand-père.

Par Anne Chemin



Henri Mendras J. Sassièr/Gallimard/Leemage

Costume sombre, chemise blanche, cravate passe-partout : dans un épais brouillard de fumée de cigarettes, cinq hommes sont assis autour de François-Henri de Virieu. Sur les images en noir et blanc, les visages sont austères : en 1970, la télévision n'est pas encore entrée dans l'ère du divertissement. Ce soir-là, le journaliste a invité le doyen Vedel, qui a présidé une commission sur l'agriculture, un syndicaliste agricole, un agriculteur et un sociologue. François-Henri de Virieu présente ce dernier en

quelques mots : « *Henri Mendras, vous étiez un peu l'enfant terrible de la commission Vedel* », lance-t-il. « *Le sage* », corrige le doyen Vedel avec un brin d'ironie. « *Le sage, concède François-Henri de Virieu dans un sourire. En tout cas, vous avez défendu des thèses non conformistes.* »

Qui est ce sociologue qui, dans en ce début des années 1970, passe à la fois pour un enfant terrible, un sage et un non-conformiste ? C'est Henri Mendras, qui a publié, trois ans auparavant, un essai au titre prophétique, *La Fin des paysans*. Sur le plateau, le sociologue prend un malin plaisir à bousculer les invités : sa finesse et son ironie tranchent avec le ton cérémonieux des autres. Sans se départir d'un léger sourire, il se moque des économistes, qui ne savent pas toujours évaluer la terre à son juste prix, et relativise les excédents agricoles, qui ne sont, dit-il, que la transposition, dans les campagnes, de l'extraordinaire gaspillage qui règne dans les sociétés industrialisées.

Industrialisation de l'agriculture

Dans les milieux agricoles, Henri Mendras a la réputation d'un Cassandre. En 1967, son ouvrage a annoncé la disparition des sociétés paysannes : elles ont survécu à la première révolution industrielle, elles ne survivront pas à la seconde, prédit-il. « *Gardienne de la fertilité de la terre grâce à un équilibre vigilant entre les divers élevages et les diverses cultures, la forme paysanne d'exploitation n'est plus imposée par le système agricole. Le producteur de l'avenir n'aura plus rien de commun avec son grand-père paysan qui était lié à sa glèbe comme à une vieille épouse tyrannique, et qui avait appris de ses anciens un système de culture et de savoir-faire délicats et raffinés. Il fallait y être né pour connaître sa terre et bien la traiter : demain, il faudra être passé par l'école et disposer de capitaux pour embrasser le métier d'agriculteur.* »

Mécanisation du travail, progrès des techniques agricoles, sélection des semences et des engrais : menée tambour battant aux lendemains de la seconde guerre mondiale, l'industrialisation de l'agriculture, affirme Mendras en 1967, est en train de transformer radicalement la vie des paysans. En augmentant la mobilité, la mécanisation triomphe de la servitude de l'étendue ; en augmentant les rendements, la révolution chimique triomphe de la servitude du temps. Plus qu'une révolution scientifique, la modernisation est une révolution culturelle : c'est la « *fin d'une société de transmission-assignation* », résume son ancien thésard, le sociologue Bertrand Hervieu. « *Le passage d'un état, assigné par la naissance, à un métier, voulu et conquis* », précise-t-il dans un ouvrage écrit avec François Purseigle.

Il restera, bien sûr, des agriculteurs, des exploitants agricoles et des sociétés rurales, admet Henri Mendras. Mais les « sociétés paysannes », ces collectivités traditionnelles qui vivaient depuis un millénaire dans une relative autarcie démographique, économique et culturelle, où « *chacun connaissait tout le monde et tous les aspects d'autrui* », où « *le ton dominant de la société était donné par les paysans* », où le changement ne pouvait s'introduire que très lentement, vont disparaître, annonce-t-il dès 1967. « *C'est le passage de la logique paysanne à la rationalité économique dans la gestion des exploitations qui résume et symbolise le conflit de civilisation et la transformation du paysan en producteur agricole.* »

« Ouvrage audacieux, dérangeant, provoquant »

Lorsque Henri Mendras publie *La Fin des paysans*, ses travaux sur la ruralité sont salués dans le monde entier. Pendant son enfance, ce fils de militaire a passé ses vacances à Novis, un village du Rouergue où vivait sa grand-mère. A Sciences Po, il consacre son mémoire de diplôme d'études supérieures à cette petite communauté de l'Aveyron. « *Je voyais la ruralité de la fenêtre de mon château* », plaisantera-t-il plus tard. A Sciences Po, il croise la route du sociologue américain Georges Friedmann, qui l'encourage à partir aux Etats-Unis : grâce à une bourse d'études, Henri Mendras écrit une monographie sur un autre village rural – Virgin, une communauté mormone de l'Utah.

A son retour en France, il travaille aux côtés de Georges Friedmann. Le chercheur américain, qui

donne alors un cours de sociologie industrielle à Sciences Po, l'encourage à s'intéresser au monde agricole. « *Il m'a dit : "Touraine et Reynaud s'occupent des ouvriers, Crozier des fonctionnaires, Tréanton de la ville, vous êtes le seul à comprendre quelque chose aux paysans, occupez-vous-en !"*, racontait-il en 2004. *C'était bien me connaître et me donner le bon conseil, que je n'ai jamais regretté d'avoir suivi, puisque j'ai eu le rare et le triste privilège d'observer la disparition de la paysannerie et la mise en place de l'agriculture moderne, la révolution sociale la plus dramatique de cette fin de XX^e siècle.* »

A la fin des années 1960, cette révolution ne fait pas plaisir à tout le monde, loin s'en faut. « *A sa sortie, l'ouvrage parut audacieux, dérangeant, voire provocant*, souligne une note du Centre d'études et de prospective du ministère de l'agriculture parue en 2013. *Le ton prophétique du livre fut critiqué, certains le traitant de Candide, d'autres de Cassandra.* »

« Grande intuition »

Dans les milieux professionnels, l'analyse d'Henri Mendras est très mal accueillie. « *Ces milieux étaient déchirés entre une réelle aspiration à la modernité et un grand lamento sur l'exode rural*, se souvient le sociologue Bertrand Hervieu. *Ce que leur disait Henri Mendras, c'est qu'ils ne pourraient avoir les deux : il y avait, selon lui, une contradiction fondamentale entre le progrès technique et le maintien de la civilisation paysanne.* »

Pendant des années, le débat fait rage dans les syndicats agricoles, les milieux universitaires, les cercles politiques. « *Henri Mendras était vivement pris à partie, il était considéré comme un oiseau de malheur*, poursuit Bertrand Hervieu, aujourd'hui vice-président du Conseil général de l'alimentation, de l'agriculture et des espaces ruraux. *Il a rencontré une telle incompréhension qu'il en a conçu une grande lassitude. Après la publication de son livre, il a participé à la commission Vedel sur la politique agricole de la France. Il a eu, à ce moment, la confirmation que la grande intuition qu'il avait développée dans son livre était exacte, mais il a eu envie de passer à autre chose : il s'est intéressé au changement social en France, puis en Europe.* »

L'avenir, pourtant, confirme la « grande intuition » de *La Fin des paysans*. En 1987, lorsque Henri Mendras rédige la postface de son livre, le constat de 1967 est presque devenu une banalité. Il se félicite d'ailleurs de ne pas avoir mis un point d'interrogation au titre de son livre. « *La Fin des paysans ?, entraînant le doute, eût été plus discret. Or ce livre est un constat de décès d'une civilisation qui meurt après dix siècles d'existence. Diagnostic scientifique, et non interrogation spéculative. Vingt ans après, les faits m'ont donné raison : en une génération, la France a vu disparaître une civilisation millénaire, constitutive d'elle-même. Certes, il reste des agriculteurs (...). Certes, les ruraux sont toujours aussi nombreux, ou presque (...). Mais ni les uns ni les autres ne sont plus des paysans.* »

« Il n'y a plus de sociétés paysannes »

Le mot, pourtant, a survécu. Depuis sa création, en 1986, la Confédération paysanne le brandit comme un étendard contre la « *course effrénée à la productivité* ». En 2010, l'économiste et sociologue Sylvia Pérez-Vitoria dénonce les « *impostures* » de l'agriculture industrielle dans un ouvrage dont le titre est un clin d'œil à Mendras : *La Riposte des paysans*. « *La paysannerie, ce n'est pas le passé, mais l'avenir*, affirme-t-elle. *L'agriculture industrielle ne sera, je l'espère, qu'une courte parenthèse. Elle a été fabriquée par les politiques agricoles de l'Europe, mais elle nous a conduits à une terrible impasse.* »

Pour définir la paysannerie, Sylvia Pérez-Vitoria retient sept critères : l'usage de la terre plutôt que sa propriété, le travail familial plutôt que le salariat, l'autoconsommation plutôt que la commercialisation, l'échange écologique plutôt que l'échange économique, l'entraide plutôt que la compétition, les savoir-faire locaux plutôt que la science agronomique, la rationalité écologique plutôt que la rationalité économique. Aujourd'hui, reconnaît-elle à regret, peu d'agriculteurs français

correspondent à cet « idéal type ». « *Il reste encore quelques paysans, mais il n'y a plus de sociétés paysannes au sens où l'entendait Mendras.* »

Pour le sociologue Bertrand Hervieu, l'utilisation, aujourd'hui, du mot « paysan » relève plus de la nostalgie que de l'analyse. « *C'est une façon de désigner une forme de résistance ou une espérance de continuité, mais la civilisation paysanne telle que la France l'a connue pendant un millénaire est un monde perdu. En 1986, Fernand Braudel l'a d'ailleurs écrit dans L'Identité de la France : "Le chambardement de la France paysanne est, à mes yeux, le spectacle qui l'emporte sur tous les autres, dans la France d'hier et, plus encore, d'aujourd'hui."* En 1967, le sociologue avait provoqué un scandale ; en 1986, l'historien énonçait une idée admise. » En moins de vingt ans, la France a compris qu'Henri Mendras avait vu juste.